

dont l'autorité
reconnue, se réu-
me avec la fer-
obtenir l'exécu-
le du Cap s'était
as reconnaître
le décret. Mais
était dans son

res Rigaud et
blocus du côté
vint par mer
avec trois vais-
quelques bâti-
issaire Romme
assiégeants de
mes de couleur.
que toute résis-
souvirent, et
u commissaire
eneurs de l'as-
arrêtés et dé-
des régiments
furent embar-

ent dans la co-
missaires, Son-
haud, avec six
. Leur premier
déclarer qu'ils
aint-Domingue
es et séparées :
distinction de

a position des
assurée : leur
our. Mais les
nt en même
vage. Les fau-
ue rigoureuse
ndront à com-
commence la
révolution de

missaires, les
leurs troupes
oires révoltés.
nés dans leurs
mplois impor-
nt s'accoutu-
posait : déjà
ement contre-
le du 10 août ;
saires l'avait
mais le 25 jan-
Louis nommé

orel, qui s'était fait nommer comman-
ant de la garde nationale au Port-au-
Prince, souleva encore cette ville incorri-
ble.

Après des négociations infructueuses,
s commissaires furent obligés d'atta-
quer le Port-au-Prince par terre et par
mer. Cinq mille boulets furent lancés
dans la ville avant qu'elle se rendit.
orel s'enfuit à Jacmel, d'où il gagna la
Haïti.

Mais, dans le sud, les blancs de la
Grande-Anse se soulèvent à leur tour.
s officiers mulâtres Rigaud et Pin-
nat sont envoyés contre eux.

Dans le nord, le général de Laveaux
est chargé de soumettre les noirs ré-
voltés. Il force l'un après l'autre les
camps retranchés de Biassou et de Jean-
François. Les nègres se dispersent.
annonce d'une amnistie générale en-
mène plus de quatorze mille, qui vin-
ent faire leur soumission. Grâce à la
valeur déployée par les commissaires,
grande insurrection des nègres était sur
point d'être apaisée, et les blancs pa-
ssaient renoncer à leurs vaines tenta-
tives de révolte. Ceux de la Grande-Anse
sistaient seuls. Il était d'autant plus
important de ramener la tranquillité,
que les Anglais venaient de déclarer la
guerre à la France.

Tel était l'état de la colonie au mois
de mai 1793, lorsque le général Galbaud
barqua au Cap en qualité de gouver-
neur. Ce choix était malheureux : Gal-
baud, propriétaire à Saint-Domingue, se
pressa aussitôt d'en convenir par les colons,
qui ne se montra que trop disposé à mé-
connaître l'autorité des commissaires.

Ceux-ci étaient au courant de ces in-
trigues. Lorsque Galbaud se rendit au-
près d'eux pour leur signifier sa com-
mission, ils lui demandèrent s'il avait
dit savoir au gouvernement de France
qu'il était propriétaire à Saint-Domin-
gue ; il répondit que non. « En ce cas,
reprirent-ils, nous sommes fâchés de
vous dire que vous ne pouvez être
employé dans la colonie. La loi est
formelle à ce sujet. Vous pouvez re-
tourner en France, et demander de
nouveaux pouvoirs ; sans cela nous ne
pouvons vous reconnaître. »

Galbaud se retira ; et fut envoyé à
bord d'un des bâtiments qui étaient en

rade. Les blancs, qui comptaient sur lui,
murmuraient hautement ; son frère, qui
était resté dans la ville, excitait les es-
prits, tandis qu'au même moment les
vaisseaux qui déportaient en France les
blancs révoltés du Port-au-Prince, en-
traient dans le port du Cap. Les ennemis
vaincus par les commissaires unirent
leurs menées à celles des blancs de la ville.

Sur ces entrefaites, un officier de
marine se prend de querelle dans la ville
avec un officier de couleur. Le marin re-
tourne à bord, et se plaint d'avoir été
insulté par un mulâtre. L'équipage, fu-
rieux, veut aller attaquer le palais du
gouvernement ; mais le capitaine ar-
rête ce mouvement, se rend auprès des
commissaires accompagné de ses offi-
ciers, et demande la punition du mulâ-
tre. Les commissaires répondent qu'ils
ne peuvent punir sans connaître de quel
côté sont les torts, et demandent qu'on
entende le mulâtre en présence de l'of-
ficier. « Quoi ! s'écrie un officier de ma-
rine, vous voulez qu'un officier se pré-
sente en face d'un mulâtre ! avant vo-
tre arrivée, il eût été pendu. — Ce
sont ces injustices, reprit Polverel, qui
nous ont conduits à Saint-Domingue ; et
nous ferons notre devoir en nous op-
posant à ce qu'elles ne se renouvellent
plus désormais (1). »

Les officiers insistent vainement : ils
n'obtiennent pas d'autre réponse. Re-
tournés à bord, ils s'exaltent mutuel-
lement, en accusant les commissaires ;
les équipages furieux se soulèvent, et
mettent en état d'arrestation les capita-
nes qui veulent les apaiser. Les déportés
du Port-au-Prince se mêlent à eux ; les
habitants de la ville sont animés par le
frère de Galbaud, et préparent des cordes
pour pendre les commissaires. Le général
Galbaud se met à la tête des révoltés du
port, et descend à terre, suivi de douze
cents matelots et déportés.

Les commissaires prennent leurs me-
sures ; mais les troupes de ligne sont
si peu sûres, qu'elles sont consignées
dans leurs casernes. Les mulâtres seuls
avec les dragons d'Orléans défendent
l'autorité. Alors commence une affreuse
mêlée, que la nuit seule put interrom-
pre.

(1) Malenfant.